

Jules VERNE

*Le Tour du Monde
en 80 jours*

Adaptation en français facile
par Dominique BIHOREAU

Jules VERNE

*Le Tour du Monde
en 80 jours*

Adaptation en français facile
par Dominique BIHOREAU

SOCIEDAD GENERAL ESPAÑOLA DE LIBRERIA, S. A.
Evaristo San Miguel, 9
MADRID - 8

CARTE D'IDENTITÉ

Titre	<i>Le Tour du Monde en 80 jours</i>
Auteur	<i>Jules Verne</i>
Série	<i>Récits</i>
Age des lecteurs	<i>11 à 20 ans et adultes</i>
Nombre de mots	<i>Environs 800</i>

● *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours est écrit en français facile. Pour le lire, il faut savoir les 700 à 800 mots les plus employés de la langue française. Les rares mots qui ne sont pas contenus dans cette liste sont expliqués très simplement en bas de page.*

EXEMPLES :

Un serviteur : homme qui est au service d'un autre.

Une dépêche : un télégramme.

● *Si vous ne connaissez pas une expression, si une phrase ne vous semble pas claire, regardez à la fin du livre, « Qui cherche trouve ». Cherchez, et très vite il n'y aura plus de difficultés pour vous.*

Les photographies reproduites dans ce livre sont extraites du film « Le Tour du Monde en 80 jours » et ont été obligeamment communiquées par The Estate of Michael Todd. Celles de la couverture sont de : Air-France ; Almazy ; Fotogram ; Hachette ; I.P.N. ; J. Suquet ; Rapho ; Valoria-Films ; Agnès Varda.

© Librairie Hachette, 1963.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Jules Verne (1828-1905) est connu dans le monde entier comme l'auteur d'anticipations étonnantes : il a imaginé, à une époque où tout cela n'existait pas encore, les machines, les grands travaux et les inventions les plus modernes (le sous-marin, les fusées, les voyages dans l'espace, etc.).

Le Tour du Monde en 80 jours n'est pas vraiment un livre d'anticipation, c'est un récit d'aventures : un gentleman de Londres essaie de faire le tour de la terre dans le temps le plus court possible. Quand Jules Verne raconte une histoire, il veut toujours instruire. Ses livres sont remplis de renseignements scientifiques. On peut penser que ce voyage autour de la terre n'est qu'un prétexte pour donner au lecteur, sous une forme amusante, des leçons de géographie et d'histoire.

L'adaptation que nous vous présentons a pris soin de résumer quelques-uns de ces passages, comme par exemple celui qui explique la construction du Pacific Railway de San Francisco à Omaha. Mais il était impossible de les garder tous, non seulement parce qu'ils étaient trop longs, mais surtout parce qu'il aurait fallu se servir d'un vocabu-

laire technique ou scientifique trop particulier et trop difficile.

Comme son héros Phileas Fogg, Jules Verne était un homme extrêmement précis. Quand il parle d'un bateau, il indique toujours ses dimensions, son tonnage, son tirant d'eau, sa vitesse. D'ailleurs, il distingue le steamer de la goélette, et — dans le port de Hong-Kong — les jonques des sempas et des tankas. Quand il décrit un paysage, celui des environs de Yokohama par exemple, il énumère les différentes variétés de plantes, de fleurs, d'arbres, comme s'il était plus un naturaliste qu'un romancier.

Ne disposant que d'un vocabulaire limité volontairement aux mots les plus usuels, l'adaptateur ne pouvait pas garder cette qualité du style et de l'œuvre. Il est certes regrettable d'être obligé de supprimer en partie un des caractères du génie propre de l'écrivain, mais, en revanche, le récit a pu être ainsi allégé, et sa lecture en sera plus facile.

L'histoire était simple et l'adaptation l'a suivie très exactement : c'est une sorte de « course contre la montre » dont le lecteur ignore jusqu'au dernier moment le résultat.

Faire le tour du monde en 80 jours ne serait pas aujourd'hui un exploit extraordinaire ! Mais l'histoire se passe en 1872. A cette date, un homme comme Phileas Fogg pouvait passer pour fou. En fait ce froid gentleman ne se lance pas dans cette aventure par légèreté d'esprit, mais parce qu'il a confiance dans les réalisations de la science de son temps : les chemins de fer, les paquebots à vapeur. Il parie contre tous parce qu'il croit vraiment au progrès. En réalité, s'il réussit, c'est surtout grâce à son ingéniosité, à sa persévérance et à son audace. Le pari qu'il a lancé par confiance dans le progrès matériel, il le gagne en fin de compte grâce à ses qualités d'homme.

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS

En l'année 1872, au numéro 7 de la rue Saville-Row, vivait Phileas Fogg, l'une des personnes les plus étonnantes et les plus remarquées du Reform Club de Londres. On ne savait rien sur cet homme tranquille, on savait seulement qu'il était beau et très poli.

Il n'était ni industriel ni marchand. Il faisait partie du Reform Club, et voilà tout.

Était-il riche ? Sûrement. Mais on ne savait pas comment il avait gagné tout cet argent. Il ne le dépensait jamais inutilement et il savait donner avec beaucoup de bonté¹.

Avait-il voyagé ? Sans doute ; personne ne connaissait mieux que lui tous les pays du monde, mais ce qu'il savait, il l'avait peut-être appris dans les livres.

Depuis de longues années, il n'avait pas quitté Londres. Il passait son temps à lire les journaux et à jouer aux cartes. L'argent qu'il gagnait au jeu ne restait jamais dans son portefeuille ; il le donnait aux pauvres. Mr. Fogg

1. La bonté : un homme bon a de la bonté.

— il faut bien le remarquer — jouait pour le plaisir de jouer ; le jeu était pour lui une façon de se battre avec la chance, mais de se battre sans mouvement et sans fatigue, seulement par l'adresse de l'esprit.

Il n'avait ni femme ni enfants, ce qui peut arriver à des personnes très bien ; il n'avait ni parents ni amis, ce qui est plus rare en vérité. Il vivait seul dans sa maison de Saville-Row où personne n'entrait. Il n'avait besoin que d'un serviteur¹ : il déjeunait et dînait au Reform Club, chaque jour aux mêmes heures et à la même table. Il rentrait chez lui à minuit juste et se couchait tout de suite. Sur vingt-quatre heures, il en passait onze et demie chez lui, pour dormir et pour se laver.

De cette façon, son serviteur n'avait pas beaucoup de travail à faire ; il devait surtout ne jamais être en retard et ne jamais se tromper.

Ainsi, ce matin du mercredi 2 octobre, Mr. Fogg a décidé de remplacer Forster, parce que ce garçon lui a apporté pour le raser une eau qui n'était pas assez chaude : elle était à 84° Farenheit et non pas à 86° comme il le fallait.

Il attend donc un nouveau serviteur. Il regarde tourner l'aiguille d'un réveil posé sur la table. Ce réveil est une très belle petite machine qui donne les heures, les minutes et les jours de l'année. A onze heures et demie, comme d'habitude, Phileas Fogg doit quitter sa maison pour aller au Reform Club.

A ce moment, on frappe à la porte. C'est le nouvel employé qui arrive enfin :

« Vous êtes Français et vous vous appelez John ? »

1. Un serviteur : homme qui est au service d'un autre.

— Jean, monsieur, Jean Passepartout, ainsi nommé parce que je sais me débrouiller. Je crois être un bon garçon, mais je dois vous dire que j'ai déjà fait beaucoup de métiers et que j'ai même travaillé au théâtre. J'ai quitté la France il y a cinq ans et je suis en Angleterre où je voudrais avoir une vie de famille. J'étais sans travail quand j'ai appris que vous étiez l'homme le plus tranquille de la ville et je suis venu chez vous.

— Votre nom me plaît. On m'a dit du bien de vous. Vous savez ce que je veux ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Quelle heure avez-vous ?

— Onze heures vingt-cinq, monsieur, répond Passepartout en regardant sa montre.

— Ce n'est pas l'heure juste.

— Pardonnez-moi, monsieur.

— Votre montre est en retard de quatre minutes. Ne l'oubliez pas, c'est important. Donc, à partir d'aujourd'hui, onze heures vingt-neuf du matin, ce mercredi 2 octobre 1872, vous êtes à mon service. »

Puis, Phileas Fogg sort sans ajouter un seul mot. Passepartout reste dans la maison de son nouveau maître. Il commence à tout regarder, depuis la cave jusqu'au grenier. C'est une maison très propre, très confortable, très bien rangée. Au deuxième étage il trouve sa chambre; elle lui plaît beaucoup. Sur la cheminée il y a un réveil électrique qui ressemble à celui que Phileas Fogg regardait tout à l'heure : les deux appareils battent au même moment la même minute. A côté de ce réveil, Passepartout remarque un papier où son maître a écrit comment tout doit être fait chaque jour : à huit heures Mr. Fogg se lève, à huit heures vingt-trois il faut servir le thé et

le petit déjeuner, à neuf heures trente-sept il faut apporter de l'eau pour la barbe, etc.

Dans cette maison il n'y a pas de livres, pas de bureau, même pas de papier à lettres, parce que Phileas Fogg lit et écrit toujours au Reform Club.

En voyant tout cela, Passepartout se frotte les mains et il répète avec plaisir :

« Voilà mon affaire ! Voilà une bonne maison ! Jusqu'à maintenant j'ai travaillé dans beaucoup de familles, mais partout j'ai été très malheureux. Je vais enfin pouvoir vivre en paix. »



Phileas Fogg a quitté sa maison de Saville-Row à onze heures et demie ; il a placé cinq cent soixante-quinze fois son pied droit devant son pied gauche et cinq cent soixante-seize fois son pied gauche devant son pied droit ; il est arrivé ainsi au Reform Club ; il s'est installé à sa place habituelle dans la salle à manger où son déjeuner était déjà servi. A midi quarante-sept un garçon lui a apporté le *Times* et le *Standard*, il a lu ces deux journaux depuis la première ligne jusqu'à la dernière ; cela a occupé tout son après-midi ; ensuite il a dîné, puis est revenu dans la grande salle pour y attendre les cinq personnes qui jouent chaque soir aux cartes avec lui.

Comme d'habitude, à sept heures dix, les cinq amis entrent dans la salle : l'ingénieur Andrew Stuart, les banquiers¹ John Sullivan et Samuel Fallentin, Thomas Flanagan, directeur d'une très grosse usine de bière, et

1. Un *banquier* : le directeur ou le patron d'une banque.

Gauthier Ralph, un des directeurs de la Banque¹ d'Angleterre.

« Eh bien, Ralph, demande tout de suite Thomas Flanagan, où en est cette affaire de vol ?

— La banque ne retrouvera jamais son argent, dit Andrew Stuart.

— J'espère au contraire que nous prendrons facilement le voleur, répond Gauthier Ralph. Nous avons envoyé des policiers² dans tous les grands ports d'Europe et d'Amérique. »

Ce soir-là, tout le monde parle de la même chose : on a volé cinquante-cinq mille livres sterling³ à la Banque d'Angleterre.

Phileas Fogg et ces messieurs se sont assis à une table de jeu et se sont mis à jouer aux cartes. Ils continuent à discuter du vol :

« Il n'y a plus un seul pays où le voleur pourrait se cacher. Où voulez-vous qu'il aille ? demande Gauthier Ralph.

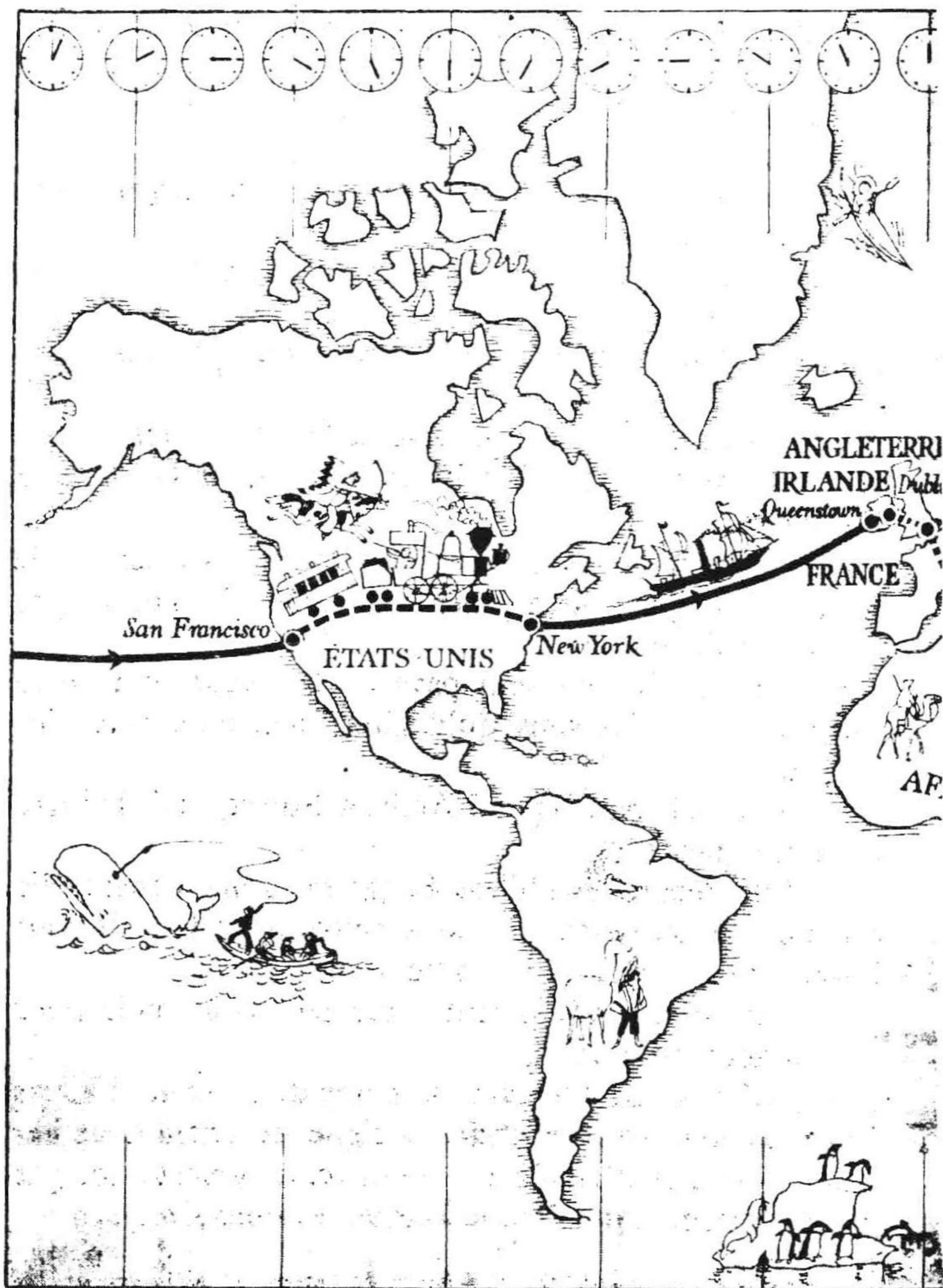
— Je ne sais pas, répond Andrew Stuart, mais la terre est assez grande.

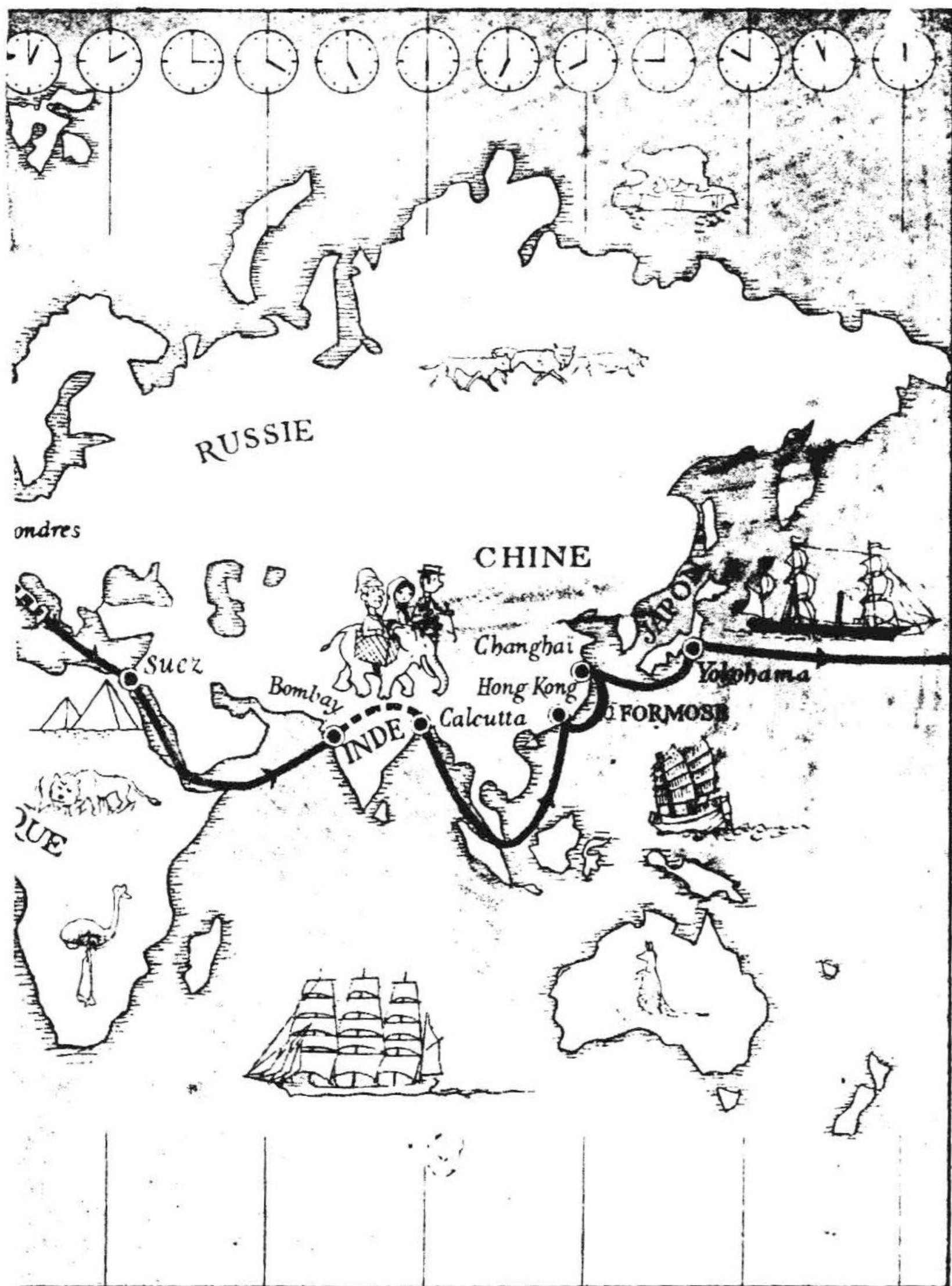
— Elle l'était, dit Phileas Fogg ; mais maintenant elle est plus petite, parce que nous pouvons en faire le tour beaucoup plus vite qu'il y a cent ans.

— Oui, c'est vrai ; il faut seulement trois mois pour faire le tour du monde.

— Même pas ; 80 jours seulement, reprend Phileas Fogg, depuis que, en Inde, la ligne de chemin de fer entre Rothal et Allahabad a été ouverte. Voici le compte que vous pouvez lire dans le journal *Morning Chronicle* :

1. Une *banque* : maison qui fait le commerce de l'argent. — 2. Un *policier* : un employé de la police. — 3. La *livre sterling* : la monnaie en Angleterre.





<i>De Londres à Suez, par le train et par le bateau</i>	7 jours
<i>De Suez à Bombay, par le bateau</i>	13 jours
<i>De Bombay à Calcutta, par le train</i>	3 jours
<i>De Calcutta à Hong-Kong, par le bateau</i>	13 jours
<i>De Hong-Kong à Yokohama, par le bateau</i>	6 jours
<i>De Yokohama à San Francisco, par le bateau</i>	22 jours
<i>De San Francisco à New York, par le train</i>	7 jours
<i>De New York à Londres, par le bateau et le train</i>	9 jours
Total	80 jours

— Je voudrais bien voir ça, dit Andrew Stuart. C'est impossible.

— Partons ensemble et vous verrez, lui répond Phileas Fogg.

— Non, je ne suis pas fou, moi. Faites-le donc!

— Je le veux bien, et tout de suite; mais sachez que c'est vous qui paierez.

— Eh bien, oui, Mr. Fogg; je vous donnerai 4 000 livres sterling¹ si vous réussissez à faire le tour du monde en 80 jours.

— Ce n'est pas sérieux, dit Fallentin, vous savez bien que, pour faire ce voyage en si peu de temps, il faudra sauter du bateau dans le train et du train dans le bateau.

— Je sauterai, messieurs. Nous sommes aujourd'hui mercredi 2 octobre, je reviendrai dans cette même salle du Reform Club le samedi 21 décembre à huit heures quarante-cinq du soir. Si je ne suis pas revenu, chacun de vous gagnera 4 000 livres sterling. Vous êtes cinq, je vous laisse donc un chèque de 20 000 livres sterling. Vous le garderez jusqu'au soir du 21 décembre. Si je ne suis pas à Londres ce jour-là, vous pourrez aller le lundi d'après à la banque pour prendre l'argent. Êtes-vous d'accord?

1. 1 livre sterling : 14,50 F.

— Oui, tout à fait, répondent les cinq amis. Si au contraire vous réussissez, c'est nous qui vous donnerons chacun 4 000 livres sterling. »

Cette fois encore, Phileas Fogg ne joue pas pour gagner de l'argent. Il a très rapidement compté dans sa tête que ce voyage autour du monde lui coûtera sans doute près de 20 000 livres sterling. S'il rentre à Londres le jour dit, il retrouvera justement ce qu'il aura dépensé, sans rien gagner de plus. Mais, s'il a du retard, il perdra le double de cette somme : le prix du voyage d'abord et ensuite le chèque laissé à ses amis. Alors il ne lui restera plus rien.

Il est sept heures du soir. Phileas Fogg, qui ne se dépêche jamais et qui est toujours prêt, a décidé de prendre à huit heures quarante-cinq le train de Londres à Douvres.

En arrivant chez lui, il appelle Passepartout :

« Nous partons tout de suite pour la France.

— Monsieur s'en va ?

— Oui, nous allons faire le tour du monde. »

Passepartout ouvre de grands yeux et répète sans comprendre : « le tour du monde... »

« En quatre-vingts jours. Ainsi nous n'avons pas un moment à perdre.

— Mais les valises... ?

— Pas de valises. Un sac seulement ; dedans, deux chemises et des chaussettes. Autant pour vous. Nous achèterons le reste pendant le voyage. »

Passepartout ne répond pas. Il se demande : « Est-ce que mon maître est fou ? Ah ! vraiment, je n'ai pas de chance ! »

A huit heures tout est prêt :

« Bien, dit Phileas Fogg. Prenez aussi cet autre sac et ne le perdez pas : c'est l'argent du voyage. »

Passepartout et son maître montent alors dans une voiture qui les conduit vite à la gare de Charing-Cross. Quand ils s'arrêtent, une vieille femme très pauvre vient vers eux; elle marche pieds nus et tient par la main un enfant; elle leur demande un peu d'argent. Phileas Fogg tire de sa poche tout ce qu'il a gagné au jeu dans la journée, c'est-à-dire 21 livres sterling.

« Tenez, ma pauvre femme, dit-il, j'ai été bien content de vous rencontrer avant de partir! »

Sur le quai de la gare, Phileas Fogg aperçoit les messieurs du Reform Club, qui sont venus pour lui dire au revoir. Ils sont un peu gênés parce qu'ils savent que leur ami va jouer un jeu très difficile et qu'ils sont cinq contre un, ce qui n'est pas juste.

« Messieurs, dit Phileas Fogg, je pars. Les signatures des polices étrangères sur mon passeport vous montreront si j'ai vraiment fait le tour du monde. »

Cinq minutes après, le train roule dans la nuit noire. Il tombe une pluie fine. Les deux voyageurs sont assis à leurs places; Phileas Fogg ne parle pas et Passepartout, qui ne comprend pas encore très bien, serre sur lui le sac plein d'argent.



Pour réussir, Phileas Fogg ne doit pas perdre une minute. En Europe, où les voyages ne sont pas très longs, on peut être sûr de l'heure d'arrivée des trains, mais quand ils mettent trois jours à traverser l'Inde, sept jours à traverser les États-Unis, nombreuses sont les causes de retard : les accidents, les rencontres, la mauvaise saison,